



Vu : Étude(s) de chute(s) #2, de Michaël Allibert

Description

Retour sur l'exposition chorégraphique de Michaël Allibert & Jérôme Grivel à TRUCMUCHE CIE

Des portes ouvertes à ?!

Tout d'abord il y a l'espace d'exposition de la Collection Lambert, en forme de L, dans lequel se déroule la proposition. La structure de Jérôme Grivel est installée à l'intersection des deux salles où s'alignent des œuvres de grande taille de Djamel Tatah. Proposition est faite au public de s'installer autour de la structure ou frontalement, d'être assis sur des chaises ou par terre, d'être debout en mouvement : c'est d'ailleurs un espace de liberté !

Les accumulations d'images de ces corps posés sur la structure, résonnent, le temps d'une performance unique, avec les œuvres de Djamel Tatah, si identiques et si subtilement différentes les unes des autres.

Michaël Allibert nous donne le droit de tout voir, ou presque. Les 24 photographies de Jérôme Grivel disposées, dans des classeurs noirs proches de la structure, donnent à voir à ceux qui le souhaitent la nudité complète des corps en suspension ou en chute.

La réflexion et la discussion, accompagnent cette « Étude(s) de chute(s) #2 ».

Ma première réflexion porte sur le sens et le « goût » du temps, et de ce que nous en faisons. En quoi cette temporalité lente de la proposition nous informe sur nous-même ? Ce temps long met en relief la vitesse et l'agitation permanente qui nous entoure. Dans cette vie où tout est calculé en fonction de notre « temps de cerveau disponible », j'ai savouré le sentiment d'introspection, le « cadeau temporel » que nous offrait cette proposition. Il y a si peu d'instant de la vie où nous pouvons être cet observateur, où nous pouvons nous laisser atteindre (ou pas, et sans amertume) par ce qui advient, où nous pouvons jouir de cet « hors temps » si ce n'est pour ma part l'observation de la nature, le travail intellectuel,

là??artâ?! et là??amour.

Puis, il y a la question de là??infime mouvement, de là??immobilitÃ© et de sa consistance. LÃ© encore, câ??est interroger le temps nÃ©cessaire Ã© la transformation. La prise de conscience que le mouvement de notre biologie, le mouvement Â« du dedans Â» ainsi que le mouvement de la pensÃ©e sont actifs tant que nous ne sommes pas morts. A moins que mÃªme la mort nÃ©annule pas ce mouvement ? Câ??est le propos de Jacques Schaeller[1], compositeur du paysage sonore, qui nous donne Ã© entendre une Â« nÃ©crophonie Â»[2] : les traces de chanteurs populaires dÃ©funts, depuis les annÃ©es 60 jusquâ??Ã© nos jours.



Dans la deuxiÃ©me partie de la proposition, le corps de la danseuse Sandra RiviÃ©re chute lentement vers le sol. Mais il manque ses partenaires. La recherche des autres interprÃ©tes transforme là??Ã©tat du public. Il y a un cÃ©tÃ© exaltant. AprÃ©s cette introspection, le public sâ??interroge, observe intensÃ©ment les corps en chute. Nous sommes curieux. Que se passe-t-il ? Sont-ils en mouvement ? MÃªme microscopique ? Tous ? Les interprÃ©tes sont scrutÃ©s, les avis partagÃ©s. Le public se dÃ©place et se parle ! Nous sommes sortis de nos bulles. Et il y a un Â« Dead body Ã© la collection Lambert ! Â»

En voyant ces deux corps chuter sur eux mÃªme si lentement, câ??est un sentiment dâ??effondrement qui rÃ©sonne en moi. Un sentiment connu, trÃ©s intÃ©rieur, une dÃ©sagrÃ©able rÃ©miniscence. Puis la recherche du troisiÃ©me Â« corps Â» et là??Ã©change avec les autres Â« partenaires-public Â» mÃªa permis de vivre autrement cette sensation. Aujourdâ??hui, en y repensant, je me demande si je ne pourrais pas, Ã© là??avenir, considÃ©rer là??effondrement autrement que comme une catastrophe ? Quel est le sens de tenir Ã© tout prix ? Ne pourrais-je pas envisager dÃ©sormais que là??effondrement mÃªne ailleurs ?

Et là??Ã©quilibre ? Celui des corps en suspension sur la structure. Ces corps posÃ©s au point dâ??Ã©quilibre, ces formes de corps dont on oublie les Â« bÃ©quilles Â», les supports ? Ces corps en apesanteur, vÃ©tus ou non, soutenus par des appuis inimaginablesâ?!

Peut-on faire cela dans la vie ?

Peut-on prendre des appuis improbables et parvenir Ã© un Ã©quilibre ?

Par SÃ©verine Gros

Photo n/b : Ã©Thomas Bohl

Photo couleur : Ã©TCMA

Découvrez l'interview de la TCMA Compagnie [ici](#).

Précisions du chorégraphe Michaël Allibert :

Ralentir, lenteur : « Le ralenti est une nécessité sociale et politique pour moi. Arrêter d'être dans une surproduction gestuelle. Lenteur et immobilité sont pour moi les deux pendant d'une réaction au monde qui m'entoure et ce que je peux voir globalement dans la création, sur cette rapidité perpétuelle de créer (injonction). Pour moi les processus de création sont souvent très longs.

Comment mon engagement politique peut se manifester au sein de mon travail ? C'est aussi permettre au spectateur d'avoir une lecture tranquillisée de ce qui est en train de se dérouler. Quand il a la possibilité de tout voir, s'il le souhaite. Le nu notamment. Car le nu, plus la lenteur, plus cette question de l'immobilité (qui est la fin ou le début de la lenteur ? je ne sais pas) permettent une appréciation du regard qui prend son temps, qui ne se précipite pas. Elles permettent même d'aller en pensée sur autre chose. On appelle ça des zones d'ennuis, au sens positif du terme. C'est sortir d'une surabondance de stimulation qui ferait que tu ne saurais plus le désir qui est véritablement le tiens. Et pour nous danseurs aussi, c'est un endroit de précision complètement différent qui n'est pas dans la virtuosité mais qui est dans la présence de conscience de son corps hyper fine. »

La suspension : « Ce qui m'intéresse le plus, c'est quand on ne donne pas la finalisation. Dans le parcours de la chute, on donne un moment mais on n'a pas la suite. C'était une volonté, dans un sens de lecture qui serait occidental, de laisser toute la part suivante en suspension, narrativement parlant, pour le regardant. Nous donnons presque un prétexte, un support à tout comme la structure nous donne des supports à ce qui peut se déclencher après. »

[1] Extraits, Jacques Schaeffer : « Je suis parti du désir de Thomas Edison d'inventer une machine qui permette de communiquer encore avec les morts. Il avait une idée que les fantômes existaient et qu'ils étaient très bavards. On peut dire que sans le vouloir, il a aussi, car avec le phonographe on peut encore entendre ces gens. Et puis j'aime bien l'idée qu'il y ait ce nuage de fréquences, de sons, de voix qui reviennent un peu. Sans jugement, car dans ce nuage-là, tout le monde est au même niveau, il peut y avoir de la variété comme des choses plus pointues. J'aimais bien cette idée que comme dans la physique quantique quelque chose existe à l'infini. »

[2] En référence aux expérimentations de Thomas Edison « Domestiquée par l'homme, l'électricité a ceci de particulier qu'elle peut aussi bien servir l'homme que l'asservir, voire l'annihiler pour ensuite le faire revenir sous la forme d'avatars magnétiques. Edison a su saisir ce lien singulier entre les techniques d'inscription du son et les phonèmes dits occultes, pour se risquer à vouloir phonographier la voix des morts. »

Etude(s) de chute(s) #2 à l'occasion du mardi 27 février 2018 à la Collection Lambert, dans le cadre du festival Les Hivernales, Avignon.

Chorégraphe Michaël Allibert / **Plasticien** Jérôme Grivel / **Interprétation** Michaël Allibert, Jérôme Grivel, Sandra Rivière / **Danseuse & assistante chorégraphique** Sandra Rivière / **Son** Jacques Schaeffer

CATEGORY

1. Les retours

Categorie

1. Les retours

date crée

2018/03/06

Auteur

severine-gros